

Les Vies des philosophes dans la seconde rédaction de l'*Image du monde*. Fragments d'une chronique universelle

La seconde rédaction de l'*Image du monde*¹, encyclopédie rédigée peu après 1250, est composée de deux livres dont le second consiste en un exposé sur la forme et le mouvement du monde créé, une sorte de *speculum naturale*, et le premier en une histoire de la création du monde largement consacrée à celle des hommes de science depuis Adam jusqu'au temps présent, un *speculum historiale* d'une teneur particulière. L'auteur y procède à une *amplificatio* du *topos* de la *translatio studii* par l'exemple d'hommes amoureux de la sagesse et qualifiés à ce titre de *philosophes*. Une histoire de ces quêteurs de savoir précède donc dans cette encyclopédie la description des objets de cette quête.

L'auteur (qui est de toute évidence un clerc) justifie cette composition en ayant recours à trois arguments. Le premier est d'ordre pédagogique. Mieux vaut conduire son lecteur de ce qui est facile à ce qui est plus difficile ; or, il peut saisir le sens de ces histoires, car il se reconnaît en ces vies humaines même si elles lui livrent une image idéale, alors qu'il a grand besoin d'un

1 — Cette rédaction est encore inédite ; les citations fournies ici sont extraites du manuscrit Harley 4333 de la British Library à Londres. Paul Meyer a émis l'hypothèse que ce ms. présentait une troisième rédaction en vers ; il semble plus probable que nous ayons affaire au seul témoin d'une rédaction « intermédiaire » entre la première (datée de 1245) et la seconde (seconde moitié du XIII^e siècle) ; voir C. Connochie-Bourgne, *L'Image du monde, une encyclopédie du XIII^e siècle. Édition critique et commentaire de la première version*, thèse Paris IV-Sorbonne, 1999, p. 55 et s.

maître pour comprendre les lois qui régissent le cosmos. Cette affirmation est clairement exprimée :

De vie ou d'ystoire de gens
 Puet l'en tost entendre les sens.
 Mais des parfons sens de clergie
 N'entent l'en pas sanz grant mestrie.
 [...]
 Tote i porroit sa vie user
 Ce de maistre apris ne l'avoit. (f. 39 b)

Le deuxième argument est d'ordre didactique. Évoquer la mémoire des grands philosophes doit raviver la meilleure part de soi-même si facilement oubliée ou négligée dans le siècle. Par cet ordre de présentation, le clerc espère stimuler son lecteur, le pousser à s'instruire et donc à s'élever. Telle est la vertu d'un récit² proposant comme modèle des hommes qui

[...] n'avoient nule autre envie
 Fors d'enquerre cele science
 Dont il eüssent sapïence
 De conestre lo Soverein
 Qui tot avoit fait de sa main. (f. 10 c)

Enfin, le troisième argument relève de l'art de rhétorique : la fonction du récit exemplaire est précisée : le fait de mettre en première place une partie narrative retient l'attention du public et le prédispose à suivre les explications de la seconde partie qui est par nature descriptive et réflexive. Tels sont les choix qui président à la mise en écrit de fragments biographiques dans le premier livre de cette encyclopédie³.

La force de l'exemple

Malgré leur diversité, ces *vies* (désignées aussi comme *ystoires de gens* ou *contes de philosophes*) présentent des traits communs qui concourent à leur valeur exemplaire et leur confèrent une force persuasive.

2 — On peut appliquer à nos textes ce qu'Élisabeth Gaucher écrit à propos du récit hagiographique : « ... il s'agit moins de connaître la vérité sur la vie d'un individu, que de chercher à édifier le lecteur en objectivant le bien sous l'aspect d'un modèle proposé à l'imitation et à l'adoration. Le livre s'apparente ainsi aux reliques du saint, qui conservent une efficacité après la mort ». Voir É. Gaucher, *La biographie chevaleresque. Typologie d'un genre (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Champion, 1994, p. 67.

3 — Par comparaison, Brunet Latin consacre 93 chapitres du premier livre du *Trésor* à une chronologie qui s'étend de la création du monde à la victoire de Charles d'Anjou sur Manfred. Voir l'édition de Fr. J. Carmody, Berkeley-Los Angeles, 1948, Slatkine Reprints, Genève, 1995, p. 22-81.

Le récit est toujours placé dans une temporalité floue ; aucune date n'est fournie, les indices temporels sont réduits à des adverbes du type *ja dis*, voire même au seul emploi du passé. Mais il n'est pas nécessaire de préciser l'époque quand le seul fait d'appartenir aux temps anciens dote l'événement d'une autorité et garantit son authenticité. Ce que la mémoire collective a retenu fait référence. À cette infinitude temporelle correspond un déploiement de l'espace. L'histoire humaine se déroule des bornes de l'orient à celles de l'occident. C'est dans l'Éden, puis dans les contrées bibliques et en Égypte, lieux originels du savoir, que se situent ces vies, en Grèce aussi et à Rome, et encore en Irlande (pour saint Brandan qui représente la sagesse des premiers moines irlandais, gardiens de la tradition). Ainsi historié, l'espace terrestre s'anime ; il faut sans doute à l'imagination cette représentation plane, en deux dimensions, de l'espace habité par ces sages de l'ancien temps pour former la pensée d'un accroissement de la connaissance. Le sens à donner à l'acquisition du savoir naît de cette image de *translatio*. Le déplacement d'orient en occident à travers les âges du monde devient une métaphore du progrès.

Ces *vies* ne sont pas anonymes. Un nom vient identifier le personnage ; dans la plupart des cas, il se range dans la catégorie des *auctores*, supposés connus du public laïque seigneurial auquel s'adresse l'ouvrage. Le mélange de noms familiers comme ceux d'Alexandre, de Charlemagne, voire de Virgile, ou de Sem, de Noé, de Paul et de Brandan avec ceux que connaissent surtout les clercs, Platon, Ptolémée, Apollonius de Tyane, Boèce, facilite l'entrée dans un domaine jusque-là réservé à ceux qui lisent le latin. Cette contiguïté est établie pour obtenir un effet d'appropriation. Le lecteur ou l'auditeur est d'autant plus docile qu'il se trouve pour une part en terrain connu.

Aucune mention de femme savante n'est faite. La science est affaire d'hommes. De plus, ces héros de la *clergie* ont en commun d'appartenir à la société noble et riche :

Li gentil home liberaul,
Li millor et li principal
Qui bon entendement avoient
As clergies tuit se metoient (f. 14 b)

Ptolémée est même réputé, selon une erreur alors répandue, roi d'Égypte⁴. L'auteur en signalant l'éminence du rang social

4 — L'origine de cette erreur se trouve dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville (III, XXVI).

met son public en compagnie choisie ; cette forme de *captatio benevolentiae* s'observe aussi dans les prologues de ces *livres de clergie*⁵. C'est aux puissants que les clercs font le don d'une partie de leur savoir. Les actions exemplaires des personnages convoqués appartiennent donc à leur âge adulte, celui de l'exercice de leur puissance. Aucune relation de leur enfance ne vient manifester une quelconque prédisposition. L'omniprésence de la Providence divine est rendue invisible, passée sous silence par l'auteur. On peut être de sang noble, on peut être clerc par nature, mais on ne naît pas sage, on le devient. Le bien que procure l'amour de la sagesse doit être découvert. Toute conversion de vie est un acte de liberté et de volonté humaines.

Au niveau de l'action, le trait commun dominant de ces récits est une brusque rupture d'avec le monde. Les vers qui introduisent le chapitre le signalent :

Or nos conte ci li escri
Des filosofes de haut pris
Qui povre et nus piez s'en aloient
Par lo monde ou aler pooient
Por aprendre ce qu'il devoient,
Por cerchier et por esprover
Lo monde et par terre et par mer
Por miex la verité enquerre
Des biens Deu en ciel et en terre. (f. 21 b)

Platon abandonne toutes ses richesses pour rechercher la vérité, Alexandre quitte la cour de son père pour parcourir le monde, Apollonius renonce à une vie de plaisir pour partir s'instruire de la sagesse orientale, Brandan prend la mer pour découvrir le paradis, Paul a son chemin de Damas. Dans tous ces cas s'exprime la nécessité d'une séparation et d'un changement de vie, même si ce peut être à des degrés divers. Par exemple :

Alixandres en resofri
Meint travail por aprendre ausi
Et s'en ala par meinte terre
Plus por cerchier que por conquerre.
Mes il s'en ala richement
Comme rois a force de gent ;
Por quoi il ne pout pas si bien
Aprendre ne cerchier droit bien. (f. 22 b)

5 — Tel est l'un des termes qu'emploie l'auteur pour désigner son ouvrage.

Toute séparation est douloureuse, ce que signifient les tribulations que subissent ces hommes : Apollonius a été vendu comme esclave, Boèce a été emprisonné, Alexandre a connu la faim et la soif dans les déserts d'Orient, Brandan a subi la violence des tempêtes. D'une façon générale tous, à l'image du Christ⁶ mais aussi des guerriers de l'épopée, ont enduré des peines. Certes la souffrance a valeur purgative. Cependant un tel sort n'a rien d'enviable et sa mise en écrit entraînerait difficilement l'adhésion du lecteur s'il était considéré autrement que comme passager. Un malheur ne peut devenir exemplaire que dans la mesure où il s'abat sur le méchant. Dès lors qu'il touche le juste (dont la vie est proposée en exemple), il doit être réduit à une sorte d'épreuve de passage qui permet l'accès à un état meilleur. L'auteur n'y insiste pas, il s'applique au contraire à relater des actes de sagesse rapportés à un individu et qui suffisent à lui donner une existence individuelle. Les voies de la sagesse sont multiples.

L'aboutissement tangible de ces quêtes diffère selon qu'il s'agit de chrétiens ou de païens. Les philosophes antiques sont mis en relation avec des sages. Hyarcas, philosophe-roi oriental, remet à Apollonius une coupe d'or fin, véritable miroir du monde, à l'intérieur de laquelle est figuré le cosmos ; un prêtre égyptien dialogue avec Platon au sujet des déluges ; un solitaire comme Ptolémée découvre par le calcul et l'observation inlassable du ciel les lois qui régissent le mouvement des astres. Les personnages chrétiens, quant à eux, agissent dans la certitude du regard que Dieu pose sur eux. Saint Paul est l'agent de la conversion de Denys l'Aréopagite. Il est donné à saint Brandan de contempler le paradis terrestre et les anges s'adressent à lui ; revenu en son pays, il travaille au salut des hommes. Charlemagne gratifie l'Église de dons considérables et fait de la France (*sic*) le centre intellectuel non seulement de la Chrétienté mais de la terre tout entière. Le seul pour qui Dieu accomplisse un miracle est saint Paul, qu'Il aide dans son œuvre de conversion : la guérison d'un aveugle convainc définitivement le philosophe grec Denys.

À ces actions peuvent s'ajouter des sentences. Sur le modèle biblique, ces vies proposent à la méditation des *acta* et des *dicta*. Les *bons mots* comme les nomme l'auteur sont rares ; on peut relever celui de Platon qui *se sentoit et jor et nuit/Ausi com un vassel tot vuît* (f. 21 d), en homme qui avait fait l'expérience de la vanité des

6 — L'auteur insiste sur ce dénuement : ... *Deus sofri mort et dolor/Por rendre a nos joie et honor./ Poves fu por doner exemple,/ Que prechoit sovent enz el temple/Et mostroit par faiz et par dis/Que jamés n'avra paradis/Ne les joies celestienes/Qui aime richescs terrienes.* (f. 2 b).

choses. Par ailleurs, la multiplication des événements ne concerne que ceux dont la vie est longuement racontée (Platon, Virgile, saint Paul, saint Brandan), les autres n'ayant d'exemplaires que leur conversion de vie et leur quête de sagesse.

Quels que soient les fragments biographiques rapportés à leur sujet, ces grands personnages provoquent l'admiration. Ce sont des êtres supérieurs capables d'accomplir des prodiges, témoins ces *merveilles* techniques que Virgile invente à Rome et à Naples. Leur parcours profite à leurs contemporains et aux générations suivantes autant qu'à eux. Alexandre tout comme saint Brandan contribue par son expérience à l'élévation de la conscience des hommes, autre mode de *largece* ; les saints, mais aussi l'empereur Charlemagne⁷, *essaucent* la chrétienté et ceux qui, païens ou chrétiens, *font progresser (avancier)* la science aident les hommes à mieux connaître l'œuvre divin. *Exempla* historiques, ces *ystoires de gens* portent comme des éclats de miroir l'image dispersée d'un salut toujours à venir.

Le cours du temps

L'auteur fait entrer ces *vies* dans les chapitres IV et VI ; seul le quatrième est intitulé : *Comment et por coi les ars furent trovees et salvees et translatees. De lor maniere* (f. 9 d) ; le sixième (et dernier de la première partie) n'a pas de titre dans ce manuscrit, mais son contenu est annoncé dans la table des matières initiale (f. 5 b) :

Li semes chapitles recontre
Des filosofes maint bel conte ;
De Platon et puis d'Apollon ;
D'alixandre de Macedone ;
De Vigile (*sic*) qui fist merveilles
Tels que nuns n'oï les pareilles ;
De saint Poul qui quist et trova
S'ymage dont ce mervilla,
Comment les bons clers converti ;
De saint Brandan d'Illande ausi
Qui par mer. VII. ans erra,
Des mervelles q'il i trova ;
D'un philosofe qui descrist
Comment nature.I. home fist ;

7 — Charlemagne fut canonisé en 1165 à Aix-la-Chapelle par l'antipape Pascal III ; Frédéric Barberousse était un admirateur passionné de Charlemagne et les laïques avaient reçu par la littérature épique l'image d'un empereur pieux et pour lequel Dieu accomplissait des miracles.

De celui qui sa mere ocist
 Par la parole qu'il en quist ;
 De Tholomeu qui tant enquist
 D'astronomie et qui descrist
 Lo monde et sa droite meniere.

Sur l'ensemble de ces deux chapitres, la liste des *philosophes* est réduite à une vingtaine de noms. Le premier homme en son séjour paradisiaque avait la science infuse, il était de ce fait en harmonie avec la création. Par son péché, il l'a perdue et des hommes dont le nom a disparu de la mémoire collective se sont efforcés de découvrir la nature des choses. Le déluge vint briser ces premiers efforts et il fallut recommencer. Les noms de ces chercheurs s'égrènent dans l'Ancien Testament : Sem, Abraham, Moïse, David, Salomon, Samuel, Ysaïe, Daniel. La relève fut assurée aussi par des païens, de grands maîtres comme Platon, Aristote et Boèce. On suit ainsi en filigrane la *translatio studii* de l'Orient à la Grèce vers Rome, et la figure exemplaire de Charlemagne ménage la transition entre Rome et Paris où, au temps de la rédaction de l'*Image du monde*, règne *clergie*. Telle est la chronologie retracée à grands traits dans le chapitre IV. Il s'agit plus d'offrir l'image de la *clergie* que des clercs⁸, comme le montre clairement l'intitulé. Au chapitre VI, cette liste est complétée et les récits sont développés : après un retour sur la vie de Platon, on lit celles d'Apollonius de Tyane, d'Alexandre, de Virgile, de saint Paul, de saint Brandan. Le chapitre se clôt sur la vie de Ptolémée.

Cet ordre de succession peut étonner ; l'auteur mesure parfois l'écoulement du temps sans s'embarrasser toutefois des nombres traditionnels, comme le montre cet extrait :

[...] li premiers puis lo deluge
 Qui s'entente en clergie mist
 Et qui premerains en enquist
 Fu Sem, li uns des fils Noé,
 Et son cuer ot a ce voé
 Et tant i usa de sa vie
 Q'il retrova d'astronomie
 Assez. Et puis vint Abrahantz
 qui fu après Noé.M. anz,
 [...]
 Moyses s'en retint molt prés,

8 — Elisabeth Gaucher fait le même constat pour les vies de saints. Voir *La Biographie chevaleresque...*, op. cit., p. 67.

Qui fu par.V.C. ans après ;
 .M. ans après lui fu David... (f. 12 b)

De plus, il ne respecte que très approximativement la chronologie traditionnelle des six âges du monde⁹. Dans le chapitre IV, il évoque le premier âge, celui qui s'étend de la Création au déluge. Les savants antédiluviens sont simplement désignés par *li sage prodome* ou *li sage ça arriere*. Les deuxième, troisième et quatrième âges sont illustrés par les figures vétérotestamentaires de Sem, fils de Noé, jusqu'à Daniel. Platon et Aristote, *qui furent ainz lo tens/Jhesu Crist plus de. III.C. ans* (f. 12 c), appartiennent au cinquième âge qui se termine à la naissance de Jésus. Mais Boèce est placé aussi dans ce temps préchrétien qui ne fut pourtant pas le sien. Au chapitre VI, d'autres choix président à l'ordre d'apparition des philosophes. En effet, si Platon, Alexandre le Grand et Virgile sont bien du cinquième âge, Apollonius de Tyane tout comme Boèce devraient faire partie du sixième âge, l'ère chrétienne. Mais un païen vivant aux premiers siècles du christianisme dérange. L'image à donner est celle d'un déroulement historique sans heurt. Et d'un point de vue religieux ces hommes tout sages qu'ils furent sont d'un temps révolu. Après l'Incarnation, la recherche exemplaire de la vérité est le fait de chrétiens et mieux encore de saints, tels saint Paul et saint Brandan convoqués par l'auteur. Les trois derniers *contes de philosophes* qui terminent cette série posent encore d'autres questions. Après la vie de saint Brandan, l'auteur rapporte, sans le nommer, celle d'Anticlaudian, héros éponyme du célèbre poème d'Alain de Lille, daté des années 1182-1183. Le lecteur est ensuite instruit de la vie d'un autre sage, Secundus (non nommé), le philosophe taciturne qui vécut au temps d'Hadrien. Enfin, l'exemple de Ptolémée termine le chapitre VI en même temps que la première partie de *l'Image du monde*. L'auteur se soucie alors peu de la culture historique de son lecteur et place côte à côte ces textes qui ont été rendus accessibles aux clercs à la fin du XIIe siècle par des traductions en latin. La vie de Secundus est consignée par les religieux de Saint-Denis¹⁰ et Ptolémée passe pour l'auteur d'un ouvrage d'astronomie (*De aggregationibus stellarum* d'Al-Fergâni), utilisé dans les chapitres de la seconde partie de *l'Image du monde*. On ne peut cependant invoquer les incertitudes historiques

9 — On en trouve un exemple, non dépourvu au reste d'incongruités, dans le livre I du *Trésor* de Brunet Latin, éd. cit. *supra*.

10 — Voir Alfons Hilka, *Drei Erzählungen aus dem didaktischen Epos, L'Image du monde (Brandanus-Natura-Secundus)*, Halle, 1928.

médiévales et les erreurs qui en résultent pour expliquer l'ordre de présentation suivi par notre auteur. Un clerc sait rendre à leur temps historique l'empereur Hadrien et l'astronome Ptolémée.

Une division différente du temps est proposée : les âges du monde sont ramenés à trois : le premier va d'Adam à Noé, le deuxième prend fin à la naissance du Christ, le troisième est celui dans lequel nous vivons. Le déluge et l'Incarnation constituent les moments de passage d'un âge à l'autre. Mais les temps nouveaux sont pressentis, voire annoncés (tel est le discours médiéval) par des sages qui assurent ainsi la continuité du savoir et témoignent d'un progrès inscrit dans le plan divin. On doit à Boèce des traductions du grec au latin et la transmission des connaissances antiques (principalement les textes d'Aristote). Platon passe, dans les écrits des théologiens du ^{xiii}e siècle, en particulier dans ceux de Guillaume de Conches, pour avoir formé la pensée de la Trinité ; il occupe une place charnière entre la philosophie païenne et la vision chrétienne du monde.

Mais un souci plus nettement pédagogique habite l'auteur. On constate que le chapitre VI ne reprend pas exactement la liste des sages du chapitre IV. Dans celui-ci, il s'agit de rendre sensible la *translatio studii*, dans celui-là, il importe de donner en exemple des hommes qui, malgré le caractère individuel de leur aventure, ont en commun d'une part d'avoir renoncé aux vanités du monde et d'autre part de s'être intéressés principalement à l'astronomie. Là est l'essentiel. Par la connaissance qu'ils ont cherché à avoir de l'ordre du monde, ils ont élevé leur esprit vers les hauteurs célestes. L'astronomie est bien pour l'auteur l'art suprême. Il le situe au sommet de l'échelle des sept arts libéraux¹¹ :

La septime est astronomie
 Qui est fins de tote clergie
 [...]
 Par science d'astronomie
 Fu enquisse theologie,
 C'on apele divinitei,
 Dont on maintient cristientei.
 Q'astronomie savroit bien,
 Rason saroit de tote rien. (f. 13 c)

Ainsi ces amoureux de la sagesse ont-ils parcouru le chemin qui mène du monde corruptible aux sphères des corps incorruptibles.

11 — Dans la série des sept arts libéraux, la septième place est occupée tantôt par la musique, tantôt par l'astronomie.

On peut aussi s'interroger sur le fait que ces récits sont de longueur très inégale : quelques vers pour les figures vétérotestamentaires et plus de 1600 pour la vie de saint Brandan¹². Cette inégalité provient sans doute pour une part des textes latins que l'auteur connaît, traduit, adapte et compile que d'un intérêt variable porté aux personnages dont il parle. Mais on remarque que l'auteur consacre plus de vers aux philosophes dont la vie contient des événements mieux connus d'un public laïque, ce qui est un effet de *captatio benevolentiae*. La vie de saint Brandan et celle de Virgile entrent à des titres différents dans la littérature narrative en langue vulgaire, au contraire par exemple de celles d'Apollonius de Tyane ou de Ptolémée.

Soucieux d'entraîner l'adhésion de son lecteur, l'auteur procède au fil de sa narration à un regroupement d'ordre plus thématique que chronologique. Platon, Apollonius et Alexandre, rassemblés au début du chapitre VI, ont en commun la possession de grandes richesses, le dernier étant de rang royal comme Charlemagne dont la *Vie* figure à la fin du chapitre IV. La soif d'expérience et de savoir technique présentée comme caractéristique d'Alexandre fait venir à l'esprit la figure de Virgile, le faiseur de prodiges. Il est naturel de passer ensuite à l'apôtre Paul si l'on se souvient que ce dernier découvrit, selon la légende, le livre de Virgile. Paul et Brandan ont en partage la sainteté et un voyage dans l'au-delà. Les transitions se font donc par analogie partielle et contiguïté. Une fois venue dans le monde chrétien, la sagesse peut être illustrée par cette fable inventée par Alain de Lille pour célébrer l'*homo novus*, être en qui s'équilibrent les natures corporelle et spirituelle de l'homme. À ce propos, le clerc précise bien qu'il rapporte une fiction :

Nel di pas por ce que voirs fust
 Fors por ce c'aucuns i peüst
 Aucune novelete aprendre
 Qu'aucun bien li feïst entendre. (f. 35 d)

La malheureuse aventure subie par Secundus, victime de la luxure féminine, manifeste les dangers de la vie sensuelle. À l'opposé, et en guise de conclusion, le personnage de Ptolémée montre la voie de la sagesse en vouant tout son être à l'étude du ciel ; par ailleurs, cette figure emblématique de l'astronome

12 — À titre d'exemples, on compte plus de 800 vers pour les vies de saint Paul et de Virgile, 162 pour le conte de Nature adapté de l'*Anticlaudianus* et 308 pour l'histoire de Secundus.

introduit à la seconde partie de l'encyclopédie qui traite des lois du cosmos.

Ces enchaînements apparaissent à la réflexion, mais le texte ne présente aucune formule de transition. Les récits sont juxtaposés comme les statues au porche d'une cathédrale. Il appartient au lecteur d'en comprendre le programme. Si l'ordre dans lequel ces récits sont rangés se fonde en partie sur la chronologie, l'essentiel demeure dans la vision édifiante que l'auteur en donne. Pour recevoir une partie du savoir des clercs, le laïque doit entrer en quelque sorte en esprit dans leur société : apprendre, c'est apprendre à vivre selon l'esprit. Tout savoir est orienté ; tout savant doit être un sage. À ce titre, ces vies proposées à la réflexion du lecteur sont choisies dans la masse des connaissances historiques dont dispose le clerc, afin de signifier au lecteur que la transmission du savoir est assurée par des générations d'hommes qui ont permis un progrès scientifique et technique et que l'accomplissement de cette tâche requiert de hautes qualités morales et une ascèse. Ces philosophes, païens ou chrétiens, sont des héros religieux ou laïques, devenus illustres et dignes d'éloge par les hauts faits que conserve la mémoire des hommes. Ces mises en récit relèvent à la fois du genre de l'*exemplum* historique et de l'hagiographie. Ils trouvent place dans un *livre de clergie* dans la mesure où ils sont des *exempla* et non les éléments constitutifs d'une chronique, comme celle par exemple qu'offre le livre 1 du *Trésor* de Brunet Latin. Pas d'histoire des hommes ici, mais quelques points de repère posés sur le chemin qui mène à la sagesse. Ces fragments biographiques sont rassemblés dans cette encyclopédie pour donner au lecteur le sens de l'Histoire.

Le sens de l'histoire

Invité à prendre exemple sur les anciens philosophes, le lecteur doit se détourner de la jouissance des biens terrestres. L'élévation de l'esprit passe par une décantation, un allègement dès la vie terrestre. La frugalité et la chasteté des savants sert d'exemple. Toute aventure spirituelle commence par un dépouillement. Telle est la première leçon. Elle relève d'une morale individuelle. Si l'on en restait à ce niveau d'analyse, l'exemple biographique ne serait qu'illustration des principes d'une catéchèse et l'on manquerait l'un des aspects majeurs de cette encyclopédie : à travers ces *ystoires de gens*, c'est bien aussi une apologie des clercs qui se fait.

S'affirmant comme les détenteurs du savoir, ils sont dotés d'une supériorité. De ce fait, ils possèdent un certain pouvoir ; le clerc philosophe a prise sur le passé, le présent et l'avenir ; il connaît l'origine des choses et donc leur sens, il observe sans peur les phénomènes naturels et les explique, enfin, il peut prédire certains phénomènes naturels à venir, de même qu'il sait prévoir certaines attitudes humaines. En racontant la vie des savants du temps passé, le clerc du XIII^e siècle célèbre la fonction qu'il a dans la société ainsi que tous ceux de son état. Ils sont des guides précieux, qui dispensent à leur public non instruit les richesses de la sagesse ; ils le conduisent de la reconnaissance de l'ordre du monde à celle du Créateur. Ils honorent leur public en même temps qu'ils le rendent honorable.

L'auteur, on l'a vu, insiste sur le rang seigneurial, voire royal de ces quêteurs de vérité et acteurs du bien. Au chapitre IV, le premier nom qu'il retient dans la chrétienté est celui de Charlemagne¹³. Son goût pour l'étude et son désir de s'entourer des meilleurs savants d'alors en font un modèle royal. Or, dans le prologue de ce manuscrit, l'auteur indique que l'*Image du monde* fut offerte d'abord à Robert d'Artois, le bouillant frère de Louis IX, mort à Mansourah en 1250. Le texte fait office de miroir du prince. Si aucun conseil politique n'est donné, du moins y voit-on se dessiner l'image d'un roi savant et sage (tel par exemple que l'avait définie Jean de Salisbury dans son *Policraticus*), d'un roi entouré de clercs qui le conseillent dans l'exercice de ses pouvoirs. Ainsi cette galerie de portraits royaux que présentent les chapitres étudiés ici offre-t-elle au prince, ou plus exactement au comte d'Artois, et au roi Louis un lieu de mémoire et de réflexion. C'est plus à la fonction royale qu'à un simple individu que s'adresse ce message par récits de vies interposés :

Et puis q'ensi est que clergie
 Est en France si avancie,
 Par rason aprendre en devroient
 Li roi de France c'il dignoient.
 Car ausi comme li soleas
 Des estoiles est li plus beas
 Et fait tant de bien nestre a monde
 Par la bonté q'en lui habonde,
 Ausi doit li rois miex valoir
 Des autres genz et plus savoir

13 — La plupart des manuscrits de la seconde rédaction de l'*Image du monde* présentent une vie de Charlemagne de plus de 300 vers à la fin du chapitre IV (par exemple, 330 vers dans le ms. Cambridge, Gonville and Caius College, fr. 384).

De clergie et de sapïence
 Si q'il puisse par sa vaillance
 Entre les autres si reluire
 Q'autre gent se puissent deduire
 A bien faire et vers Deu atraire
 Par l'exemple de son bien faire.
 [...]
 Car par nature et par usage
 Doient li roi savoir clergie
 Et aprendre philosophie. (f. 16 a)

Au milieu du XIII^e siècle, suivant les voies de l'augustinisme politique, les clercs s'efforcent de définir les qualités du roi très chrétien. C'est alors que se met en place pour renforcer le pouvoir des Capétiens l'idée largement défendue par Vincent de Beauvais du « *redditus regni francorum ad stirpem Caroli* ». Le roi Louis inscrit son gouvernement dans la droite ligne de celui de Charlemagne¹⁴.

La croyance en l'existence d'une tradition ou d'une translation du pouvoir (*translatio imperiï*) et du savoir sert de fondement à cette preuve par l'exemple qu'opère l'auteur de cette *Image du monde*. Conformément à l'esprit augustinien, c'est avec optimisme qu'est envisagée l'histoire de l'humain lignage même si elle est douloureuse ; sous la Providence divine, l'homme est convié à faire non seulement son salut mais celui de ses frères en Dieu. Cette foi dans une humanité à restaurer, à diriger vers son Créateur, permet au clerc d'offrir à ses lecteurs des récits de vies singulières qui constituent autant de fragments d'une chronique universelle. Il incombe aux hommes du XIII^e siècle, au roi en première place, de l'illustrer, de la poursuivre. L'histoire ne dépend pas seulement de la volonté divine, mais aussi de celle des hommes.

Faire entrer dans une encyclopédie des *contes de philosophes* témoigne certes d'une pratique homilétique. Mais le rôle qu'ils jouent est complexe. Leur ordre d'apparition dans la narration ne répond pas aux exigences d'une chronique ; une autre logique y préside donc. Si les éléments biographiques retenus convergent vers une démonstration d'ordre moral, ils sont aussi écrits pour célébrer la lignée des hommes de science, à l'instar des généalogies seigneuriales. Dans cette seconde moitié du XIII^e

14 — Voir É. Gaucher, *La biographie chevaleresque...*, op. cit., p. 106 : « En combinant le pouvoir de retenir le passé et de franchir la distance, la *biographie* fait l'histoire. Elle oscille dans le jeu d'une double reproduction, celle, conservatrice, qui préserve le passé, et celle, missionnaire, qui conquiert le présent en multipliant les mêmes signes. »

siècle, les clercs affirment la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes et définissent le rôle qu'ils ont à jouer au sein de la société, en particulier dans leur relation à ceux qui ont le pouvoir juridique, politique et militaire ; ces histoires témoignent aussi de la difficile reconquête d'un état paradisiaque perdu où le premier homme suivait sans effort la loi divine ; mais loin d'être révolues, elles manifestent la volonté de participer activement à l'histoire. A ce titre, elles apparaissent comme des fragments d'une chronique universelle d'ordre spirituel : dire le passé, c'est aider à construire le présent.

Chantal CONNOCHIE-BOURGNE

Université de Provence